L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 11 FEVRIER 1895 Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 11 FEVRIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET —D'UNE— TOMBE.

— PAR —

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

TROISIÈME PARTIE.

LE FILS.

(Suite.)

Tu sais comment elle m'en a été reconnaissante et comment j'ai été récompensé de ma tendresse et de mon dévouement. Et crois-tu que le docteur Villarceau n'ait pas eu à se plaindre d'elle ? Hélas ! non. Envieuse et jalouse de la fortune et du bonheur des autres, avant comme après son mariage elle a cherché à rompre le lien qui unissait deux cœurs, se faisant une arme de la basse calomnie, peut-être un plaisir de porter la douleur dans la maison de son bienfaiteur et de briser le cœur de celle dont elle se disait l'amie et qui croyait avoir en elle presque une sœur.

Le jeune artiste, très pâle, courbait la tête.

—Voilà, poursuivit le père, ce qu'était une jeune fille charmante, bien élevée, instruite, intelligente, en laquelle on avait une entière confiance et qui savait se faire aimer ; je n'ai plus à te dire, mon fils, ce qu'a été la femme que son mari adorait. Ah ! pardonne-moi ces nouvelles révélations ; ne vois dans mes paroles, dont je ne peux chasser l'amertume, que des alarmes paternelles. Je te montre combien il faut se méfier de son cœur, de ses entraînement généreux, et avec quelle réserve on doit accorder sa confiance.

Paul, tu as la candeur des âmes loyales et honnêtes ; j'étais comme toi autrefois, et si je ne suis plus le même, c'est que j'ai acquis, d'une façon bien cruelle, l'expérience des hommes et des choses de la vie.

Dieu me garde de hasarder sur Mlle Georgette un jugement téméraire ; je ne la connais pas ; je vois son portrait et il ne me révèle rien qui soit de nature à m'alarmer. Mais que veux-tu, mon cher enfant, je suis père, et quand il s'agit de toi, de ton bonheur, de ton avenir, j'ai toutes les anxiétés qui peuvent tourmenter l'âme d'un père. Je suis méfiant, sans raison dans cette circonstance, si tu veux, mais je me méfie. Paul, si celle que tu aimes était aussi une habile comédienne ?

—Mon père, répliqua le jeune homme d'une voix forte et vibrante, quand vous connaîtrez Georgette, vous vous reprocherez d'avoir eu cette mauvaise pensée.

Je suis candide, naïf même, mais pas encore assez pour me laisser facilement tromper par des apparences, si séduisantes qu'elles soient. Ce qui m'a attiré vers Georgette, c'est plus ce que j'ai deviné en elle que sa rayonnante beauté, et si je l'ai aimée, c'est que j'ai senti qu'elle était digne de moi et digne de devenir votre fille.

Et d'une voix chaude, avec un peu d'exaltation et beaucoup d'enthousiasme, Paul raconta à son père tout ce qu'il savait de la jeune fille.

—Je n'ai rien à répondre à cela, dit Lebrun, quand son fils eut terminé son récit ; tu l'aimes, et serait-elle un démon, comme je disais tout à l'heure, que tu trouverais qu'elle est un ange.

J'ai eu, quand j'aimais, ton enthousiasme et ta parole ardente ; comme toi, je l'aurais vaillamment défendue ; on ne permet à personne, pas plus à un ami, à un frère qu'à un père, de toucher à son idole. L'amour est une puissance à laquelle rien ne résiste ; il ne voit que des perfections dans l'objet de son culte ; Dieu veuille, mon fils, que le tien ne soit pas aveugle !

—Mon père, je vous en prie, dit Paul avec émotion, calmez vos craintes.

—Ah ! je voudrais ne pas les avoir.

—Elles disparaîtront.

Lebrun se leva et se mit à marcher dans l'atelier.

Malgré tout ce que son fils lui avait dit, les mouvements de sa physionomie révélaient les angoisses de la tendresse paternelle.

Assurément, il ne jugeait pas les autres femmes d'après la sienne ; il en connaissait de bonnes, de dévouées, qui n'avaient jamais failli à leurs devoirs ; des épouses fidèles, aimant leurs maris ; des mères adorant leurs enfants ; mais il en connaissait d'autres qui ressemblaient à Léonie ; elles avaient des prétextes pour n'être jamais au logis ; elles avaient des amants et, à l'insu du mari, se prostituaient, cachant leur inconduite sous le masque de l'honnêteté et le voile de la pudeur. Qu'elles étaient méprisables et dangereuses, ces femmes !

Voilà pourquoi la pensée du mariage de son fils l'épouvantait.

Il avait eu tant à se plaindre, tant à regretter, tant à souffrir, qu'il était bien naturel qu'il redoutât pour son fils, au bout de quelques années, le même désenchantement, les mêmes souffrances.

Par exemple, il ne se disait pas que la jeune fille au portrait était pauvre, sans nom, sans famille, qu'elle avait été élevée par charité.

Oh ! cela lui était bien égal. S'il avait eu quelque chose à lui reprocher, c'eût été d'être trop belle. Mais était-elle bien la femme qu'il fallait à Paul ? Elle serait sage, ordonnée, attachée à ses devoirs ; soit, il voulait le croire ; mais rendrait-elle son mari heureux ? lui serait-elle reconnaissante de l'avoir élevée jusqu'à lui ? Sans doute c'était possible. Et si le contraire arrivait ?

Elles étaient grandes, les perplexités du sculpteur sur bois.

Pour lui, son fils n'aurait jamais dû songer à se marier.

Mais voilà, on rencontre une belle jeune fille au bord d'une rivière, on a le désir de faire son portrait, on la regarde beaucoup pour dessiner ses traits, saisir la ressemblance, on éprouve fatalement la fascination du regard ; une communication mystérieuse s'établit entre l'artiste et son modèle, des fluides passent, et l'amour vient des deux côtés.

Oh ! l'amour, l'amour !

Lebrun s'arrêta devant son fils, qui s'était levé et l'avait suivi dans sa promenade autour de l'atelier d'un air inquiet.

—As-tu fait part de tes intentions à ta mère ? demanda-t-il.

—Oui, mon père.

—Ainsi, fit Lebrun avec amertume, ce n'est pas à moi que tu as voulu parler d'abord d'une chose aussi importante ?

—Pardonnez-moi, mon père ; mais ma mère m'a interrogé et, ne voulant pas mentir, j'ai répondu à ses questions.

Le sculpteur resta un instant silencieux.

—Approuve-t-elle ton choix ? reprit-il.

—Oui, mon père.

—Ah !

—Et elle m'a vivement engagé à ne pas tarder de vous parler de mon amour.

Il y eut un nouveau silence.

—Ta mère sait-elle que Mlle Georgette n'a pas de famille, reprit le père, sait-elle qu'elle n'a pour dot que sa jeunesse et sa beauté ?

—Je n'ai rien caché à ma mère.

—Et elle n'a pas fait d'objections ?

—Aucune.

—C'est étrange ! Elle n'est donc plus la femme vénale que j'ai connue, jamais désintéressée, jamais généreuse, sacrifiant tout à ses plaisirs, n'aimant que le luxe, incapable de penser que le bonheur peut exister sans la richesse ?

—Oh ! comme vous la jugez mal !

—Que veux-tu que je dise ? Soit, elle n'est plus la même femme.

—Oui, mon père.

—Et pourtant....

Lebrun se remit à marcher dans l'atelier tout pensif.

—Je ne comprends pas, se disait-il, non, je ne comprends pas. Le visage change, les cheveux blanchissent, les idées se modifient, les ardeurs se calment, mais la nature reste toujours la même. Enfin, nous verrons bien.

Il se rapprocha de son fils, lui prit les mains et le regarda longuement.

—Ainsi, tu es bien décidé, dit-il, pendant que ses yeux s'humectaient de larmes, tu veux te marier ?

—Mon père, vous serez heureux du bonheur de votre fils.

—Ah ! j'espère bien que tu seras plus heureux que ne l'a été ton père. Mais s'il devait en être autrement, si quelque chose m'en avertissait, jamais, tu entends, jamais je ne consentirais à ton mariage, que ce soit avec Georgette ou une autre jeune fille.

Tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir combien elles étaient horribles les souffrances que j'ai endurées ! Si tu n'avais pas été là pour arrêter mon bras, je me serais brûlé la cervelle. Et s'il t'arrivait un malheur pareil au mien, le coup serait si rude, si terrible pour ma vieillesse qu'il me tuerait, ou moi-même je me donnerais la mort. Ah ! maintenant, tu dois comprendre mes alarmes.

—Mon père, je ne vois plus qu'un moyen de vous rassurer.

—Lequel ?

—Allez à Montlhéry, mon père, voyez Georgette et causez seulement quelques instants avec elle.

—Eh bien, oui, Paul, j'irai à Montlhéry.

—Quand ?

—Rien ne presse, dans quelques jours.

—Ah ! je suis bien tranquille allez, mon père, car je suis sûr que Georgette aura vite gagné sa cause. Vous aurez des enfants pour vous aimer, mon père.

—J'aimerai, aussi ta femme, moi, autant que je t'aime, si elle te rend heureux.

Paul se jeta dans les bras de son père.

—Oh ! comme vous êtes bon, comme vous êtes bon ! murmurait-il en l'embrassant.

—On est toujours bon quand on aime.

—Ah ! maintenant, s'écria le jeune artiste, comme je vais travailler avec courage et avec plaisir ! Il faut, je veux que des chefs-d'œuvre sortent de mes mains !

Lebrun sourit de l'enthousiasme de son fils et il prononça tout bas, en laissant échapper un long soupir :

—C'était ainsi que j'étais autrefois.

Pour Paul, le résultat de la visite de son père à Montlhéry n'était pas douteux ; il lui suffirait de voir et d'entendre Georgette pour sentir se dissiper toutes ses craintes.

Il le voyait déjà de retour, portant sur son visage l'empreinte d'une satisfaction complète et lui disant, avec son bon sourire paternel :

—Tu avais raison, mon ami, Georgette est digne de ton amour.

XVII

BRULÉS.

Forestier n'avait pas reparu chez Mme Prudence depuis que, d'un ton impératif et ayant la menace dans le regard et l'attitude, il avait exigé qu'elle lui remît cinq cents francs.

La marchande à la toilette ne connaissait pas la vie de Forestier ; elle savait qu'il était une franche canaille, que son existence avait toujours été celle d'un aventurier, mais elle ignorait qu'il fût un joueur incorrigible, que c'était la passion du jeu surtout qui l'avait perdu et que peut-être sans la passion du jeu, il n'aurait pas descendu un à un tous les degrés de l'abjection. De chute en chute, le misérable devait fatalement rouler jusqu'au fond de l'abîme.

Mme Prudence n'avait pu deviner l'emploi que Forestier voulait faire de son argent ; en réalité, cela lui importait peu. Cependant elle avait pensé que, manquant de tout, réduit à l'extrême misère, il s'achèterait les choses urgentes dont il avait besoin, et elle s'était dit : "C'est bien", et elle espérait qu'il se montrerait à l'avenir moins exigeant.

Ce n'est pas cieq cents francs, mais mille et même deux mille francs que Forestier aurait demandés à son alliée si, étant sorti décavé du tripot de Mme Cauway, la belle Américaine, il avait jugé que cette somme lui fût nécessaire pour se "refaire". Mais il s'était dit que, d'ailleurs, il ne devait pas trop abuser de Mme Prudence—il ne la savait pas aussi riche qu'elle l'était—et se la tenir prudemment en réserve.

Il était toujours sûr d'avoir là, comme on dit, sa poire pour la soif.

Pour le monde interlope qu'il allait fréquenter, qui n'était même pas le demi-monde, il n'était plus ni Edouard Forestier, le repris de justice, ni Alexis Pontois, mais l'élégant Louis de Fabrège.

N'importe à quel prix, c'est-à-dire n'importe par quels moyens, il fallait jeter de l'éclat, de la poudre aux yeux, afin de porter comme il convenait ce nom ronflant que le faux baron de Lormier lui avait donné

Il avait le jeu et comptait sur le jeu, se promettant bien d'être dorénavant plus maître de lui, ce qui voulait dire être plus habile à faire passer dans son jeu les cartes gagnantes.

Il était tout fier de sa nouvelle incarnation ; il la prenait si bien au sérieux que, par instants, il se figurait qu'il était réellement M. Louis de Fabrège, sans se demander s'il n'existait pas un véritable de Fabrège.

Devenu vaniteux depuis qu'il s'était dépouillé de ses haillons, il regrettait que son ami Gandon ne l'eût pas présenté dans le salon de sa maîtresse avec le titre de comte ; le simple "de" lui paraissait mesquin. Après tout, il pouvait bien se donner du "comte" quand l'occasion s'en présenterait.

Avec ses vingt-cinq louis il s'empressa, comme bien on pense, de retourner chez Mme Cauwey.

Ce soir-là, la société était très nombreuse ; le grand salon était plein et les deux salles de jeu bondées. Un essaim de jeunes filles, à ne savoir laquelle était la plus jolie, avait conservé le plus de fraîcheur, se disputant le sceptre de la beauté ; des jeunes gens, évidemment des fils de famille, passant de la brune à la blonde et roucoulant comme tourtereaux autour de tourterelles. Et comme on s'amusait dans le grand salon, au milieu des éclats de rire, des petits bruits de baisers facilement dérobés ! En attendant d'autres agréments on jouait aux jeux innocents.

Mais c'était autrement qu'on jouait dans les deux pièces à côté ; on y jouait un jeu d'enfer, et de Fabrège se grisait au bruit des pièces d'or qui tombaient sur les tables, grésillant les unes sur les autres.

Le faux baron de Lormier et l'Espagnol don José étaient là. C'était de bon augure pour de Fabrège. Il remarqua, non sans un peu d'étonnement, que son ancien ami était au mieux avec l'Espagnol, ce qu'il n'avait pu soupçonner quelques jours auparavant, quand Gandon lui avait esquissé, à grands traits, l'existence quelque peu énigmatique de don Antonio de Villina à Paris.

Mais on se lie si aisément dans un certain monde et on y arrive si vite à la grande intimité !

Forestier le savait très bien ; il n'en fut pas moins très agréablement surpris, quand, après avoir serré la main de son ami, don José s'écria :

—Ah ! c'est monsieur de Fabrège ; bonsoir, cher monsieur de Fabrège, enchanté de vous revoir.

Et, gracieusement, l'Espagnol tendit à de Fabrège sa main si habile à remuer les cartes.

Entre les deux hommes la glace était rompue.

Le Français ne pensa point que l'Espagnol avait été complètement édifié sur son compte par son bon ami Gandon.

On s'entend à merveille entre misérables, et ce fut don José qui proposa à de Fabrège de se mettre dans son jeu.

Excellente soirée : quand Forestier sortit du petit hôtel de la rue de Courcelles, il avait gagné quatre-vingts louis et, peut être mieux encore, un ami dans l'Espagnol.

En effet, on s'était séparé en se serrant la main et en disant :

—A demain.

On se revit le lendemain, mais on ne resta que quelques instants chez Mme Cauwey ; don José emmena son nouvel ami dans un autre tripot ; il en connaissait six ou huit dans Paris qu'il se proposait de faire visiter successivement à Louis de Fabrège.

Tout Français et même Parisien qu'il était, Forestier n'était pas, à beaucoup près, initié aux mystères de la grande ville comme l'Espagnol.

Les étrangers à Paris, quand ils sont bien guidés, bien dirigés, deviennent en peu de temps plus Parisiens que les véritables Parisiens.

Forestier a bien grouillé autrefois dans certains bas-fonds, mais don Antonio de Villina avait le talent et l'audace de se fourrer partout.

Il faut dire aussi que Forestier avait passé en prison ce qu'il aurait pu appeler ses plus belles années.

Possédant l'amitié d'un maître joueur, d'un grec d'Espagne de la plus belle eau, Forestier aurait pu naviguer en haute mer, mener l'existence superbe qu'il avait toujours rêvée, celle d'un comte de Fabrège, s'il eût eu chaque soir un gain variant de vingt-cinq à cent louis. Mais ce n'était pas ainsi que l'entendait l'Espagnol : il voulait que son associé et élève pût vivre convenablement et faire assez bonne figure, mais pas au delà.

Aussi, après deux ou trois jours de chance, il s'arrangeait pour amener la déveine ; il ne lui déplaisait pas que Fabrège n'eût plus que quelques louis dans sa poche et même ne fût complètement mis à sec, sauf à lui avancer, généreusement, cinq ou dix louis, en attendant qu'il lui plût de le remettre à flot, mais pour faire de nouveau chavirer sa barque.

Pourquoi l'Espagnol agissait-il ainsi ? Evidemment il avait des intentions secrètes.

Forestier, si fin et si rusé qu'il fût, ne voyait et ne soupçonnait rien. Il s'étonnait seulement de gagner si facilement, puis de perdre ensuite sans pouvoir conjurer la mauvaise chance. De sorte qu'il en était toujours à courir après la capricieuse fortune, qui lui souriait aujourd'hui pour lui tourner ironiquement le dos le lendemain.

Quand il se plaignait à don José de cette instabilité à laquelle il ne comprenait rien, celui-ci répondait avec son froid sourire :

—Voilà le jeu, mon cher, voilà le jeu ; il a ses caprices comme une jolie femme ; du reste, vous voyez que moi-même, que l'on dit si heureux au jeu, j'ai mes heures de déveine.

La maison où Forestier préférait aller était celle de Mme Cauwey ; il s'y trouvait mieux à son aise ; puis les femmes y étaient si attrayantes. Il n'était pas encore d'un âge à ne plus brûler d'encens sur l'autel de Vénus ; il aurait volontiers pris une maîtresse. Dans le salon de la rue de Courcelles, il n'aurait eu que l'embarras du choix. Mais M. Louis de Fabrège avait des délicatesses, des goûts raffinés que n'avait jamais eus Edonard Forestier, non pas qu'il cherchât une vertu introuvable chez Mme Cauwey, mais il aurait voulu pouvoir louer et meubler pour la maîtresse de son choix un charmant petit hôtel avec les accessoissoires, c'est-à-dire au moins deux domestiques, un cheval et une voiture.

Mais la fortune ne lui faisant pas les yeux doux comme certaine blonde du salon de l'Américaine, il n'était pas encore en mesure de jouer complètement le rôle de M. Louis de Fabrège, célibataire, car il s'était donné pour le moment, des reliefs du savoureux festin d'un autre.

Il se trouvait, comme le docteur Faust, dans des dispositions à faire un pacte avec le diable, et il ne s'apercevait pas que don Antonio de Villina, qui lui soufflait toutes les tentations, était son Mephistopheles.

Don Antonio ne parlait jamais de ses affaires intimes à Forestier, et celui-ci n'avait garde de raconter les siennes au taciturne Espagnol.

Les gredins ont entre eux une confiance extrêmement limitée, au moins jusqu'au jour où ils ont besoin l'un de l'autre.

Cependant, si Louis de Fabrège avait ses soirées et même une partie de ses nuits bien occupées, le jour il était fort désœuvré et ne savait trop comment passer son temps. Il ne pouvait guère se promener sur les boulevards où se montrer dans les lieux publics où il risquait d'être reconnu par quelque agent de la police de Sûreté, ce qui eût été terrible, car,—Mme Prudence ignorait cela,—il était à Paris en rupture de ban.

Il avait toujours en le brûlant désir de savoir ce que contenaient les papiers volés par lui au docteur Villarceau et qui étaient à présent entre les mains de la marchande à la toilette. Il savait que les papiers étaient enfermés dans le secrétaire de la brocanteuse, mais comment arriver à satisfaire sa curiosité ? Il réfléchit longuement à cela,—il en avait le temps,—et un jour il se dit :

—Je veux savoir ce qu'il y a dans ces papiers, je le saurais.

Il n'ignorait pas que Mme Prudence ne sortait presque jamais de son magasin dans la matinée ; c'était dans l'après-midi qu'elle s'absentait, quand une affaire l'appelait au dehors.

Eh bien, il profiterait du temps qu'elle emploierait à une course pour lui faire une visite, il pénétrerait dans le petit salon, ouvrirait le secrétaire, prendrait connaissance des fameux papiers, après quoi, tranquillement, il les remettrait à leur place.

Il y avait bien Elizabeth qui l'inquiétait ; mais il avait remarqué depuis que ses entretiens secrets avec Mme Prudence, la vieille demoiselle de boutique n'avait plus pour lui de mauvais regards, et même, lors de sa dernière visite, elle l'avait gratifié d'un sourire. Elle avait trouvé sans doute qu'il avait fort bonne mine étant bien vêtu. Enfin il s'arrangerait pour endormir la défiance d'Elisabeth, dût-il lui faire un doigt de cour.

—Ça réussit toujours, se dit-il en pensant à la jeune femme de chambre de Mme Delteil.

En face du magasin de Mme Prudence, il y avait un petit café. Forestier y établit son poste d'observation. Il était peu fréquenté ce café, de une heure à quatre heures de l'après-midi, et c'étaient ces heures là qui convenaient à Forestier. Il pouvait donc choisir sa table près de la devanture, et se placer de façon à avoir les yeux sur la porte du magasin de Mme Prudence.

Il arrivait à une heure, se faisait servir une consommation, allumait un cigare et attendait avec la patience du chat qui guette une souris. Il se faisait servir une deuxième consommation, puis une troisième, fumait un autre cigare et s'en allait ayant à peu près la certitude que Mme Prudence ne sortirait pas.

Les patrons et le garçon du café s'étonnaient bien un peu de la longue station que cet inconnu faisait dans l'établissement ; mais il n'était ni gênant, ni bruyant, puisqu'il parlait à peine, et il donnait au garçon un fort pourboire. Peut-être pensaient-ils que ce nouveau client était un agent de police à la recherche de quelque malfaiteur.

Forestier eut quatre jours de pose. Mme Prudence ne sortait pas. Il enrageait.

Le cinquième jour, vers deux heures, il vit l'homme de peine de la brocanteuse arrêter un fiacre vide qui passait.

—Enfin, se dit-il, elle va sortir.

Il appela le garçon, paya sa dépense et donna le pourboire habituel.

—Monsieur s'en va déjà ? ne put s'empêcher de dire le garçon.

—Oui, j'ai un rendez-vous à deux heures et demie.

—Nous aurons le plaisir de voir monsieur demain ?

—Oui, si je ne suis pas obligé de quitter Paris ce soir.

Le garçon échangea un regard avec sa patronne.

Tous deux se disaient :

—Bien sûr, c'est un agent de police.

Forestier se tenait prêt à sortir.

La voiture était bien pour Mme Prudence, qui allait au chemin de fer de Lyon faire une réclamation au sujet de marchandises qui lui étaient envoyées d'Italie et n'arrivaient pas.

Au moment de partir, elle dit à Elizabeth :

—Je n'attends personne aujourd'hui, s'il venait quelqu'un ayant à causer avec moi, vous diriez que je serai rentrée à quatre heures.

—Bien, madame. Il y a déjà quelque temps que vous n'avez pas eu la visite de l'homme au coffret : il est bien possible qu'il vienne aujourd'hui.

—Vous lui diriez de revenir demain. Mais à quel propos me parlez-vous de lui ?

—C'est que je l'ai vu passer hier : il est bien étonnant qu'il ne soit pas entré.

—C'est qu'il n'avait rien d'intéressant à me communiquer.

—Est-ce qu'il travaille pour madame ?

—Oui, et je crois qu'il ira bien. Il faut que madame Prudence compte beaucoup sur lui pour le recevoir si bien maintenant.

—C'est un homme précieux, Elisabeth.

La marchande à la toilette sortit.

Forestier la vit monter dans le fiacre, qui partit aussitôt.

Alors il s'élança hors du café, traversa la chaussée et entra dans le magasin d'objets d'art.

—Comment ! c'est vous, monsieur, fit Elisabeth ; Mme Prudence sort à l'instant, vous la manquez de deux minutes.

—Ah ! comme c'est contrariant.... Mais elle ne va probablement pas tarder à rentrer.

—Pas avant deux heures ; elle va au chemin de fer de Lyon, et malgré qu'elle ait une voiture, il faut quand même du temps pour aller et revenir.

—C'est vrai, et j'ai quelque chose de très important à lui dire. Au fait, je vais lui écrire et, en même temps, j'écrirai deux autres lettres très pressées.

—Eh bien, monsieur, mettez-vous là, au bureau.

Forestier n'eut pas l'air d'avoir entendu, et, tout tranquillement, se dirigea vers le fond du magasin.

Elisabeth ne crut pas devoir interdire l'entrée du petit salon à celui que sa maîtresse y recevait et appelait un instant auparavant "homme précieux". Du reste, à ce moment, deux dames entrèrent dans la boutique pour marchander deux statuettes en marbre.

On était aux derniers jours de novembre, et le froid se faisait déjà sentir. Il y avait dans le salon, qui était aussi le cabinet de travail de la brocanteuse, un bon feu de flammes, car, avant de partir, Mme Prudence avait eu la précaution de mettre deux bûches nouvelles sur celles qui étaient à demi consumées.

Sur la table se trouvait tout ce qu'il fallait pour écrire. Mais Forestier était là pour autre chose. Avant de fermer la porte, il plongea son regard dans la boutique et vit Elisabeth très occupée avec les deux clientes.

Il avait réussi ! Les papiers étaient là, dans un instant ils seraient dans ses mains, il les lirait !

Son regard s'éclaira de lueurs fauves et il eut un petit rire convulsif. Il tira de sa poche un instrument d'acier, long comme la main, sorte de pince-monseigneur, et d'une main hardie, qui savait se servir de l'outil, il attaqua la serrure du secrétaire.

Au même instant, le fiacre de tout à l'heure s'arrêta devant la porte du magasin. Mme Prudence sauta sur le trottoir et entra en coup de vent dans la boutique, disant :

—Je ne sais pas vraiment où j'ai la tête depuis quelque temps, j'ai oublié la lettre de mon correspondant de Florence, et la facture qui y est jointe.

—Et il a fa lu que madame revienne.

—Certainement, puisque j'en ai besoin pour ma réclamation.

—Madame Prudence, l'homme est là.

—Quel homme ?

—Vous savez bien, votre nouvel employé ; il est en train d'écrire des lettres.

La marchande à la toilette devint affreusement pâle ; elle se précipita vers le salon dans lequel elle entra brusquement, comme une folle. Forestier avait négligé de s'enfermer.

Elle vit le secrétaire ouvert et le cambrioleur debout, tenant les papiers qu'il n'avait pas encore eu le temps de tirer de leur enveloppe.

—Voleur ! voleur ! cria-t-elle d'une voix rauque, étranglée.

Le misérable, qui ne s'attendait pas à être surpris, restait immobile, comme pétrifié, les yeux fixes, démesurément ouverts.

—Voleur ! voleur ! répéta Mme Prudence.

Et, poussant une sorte de cri sauvage, pareille à une panthère, elle bondit sur Forestier pour lui arracher les papiers des mains. Mais il les tenait bien. Alors entre la femme et l'homme, tous deux terribles, écumant de fureur, une lutte épouvantable s'engagea.

Forestier avait pour lui sa force musculaire, il résistait aux assauts successifs et parvenait à tenir les papiers éloignés des mains de la marchande à la toilette, qui arrivait au paroxysme de la fureur, de la rage.

—Misérable ! infâme ! hurlait-elle, rends les papiers, rends-les !

—Non ! Ils sont à moi autant qu'à vous.

—Lâche ! voleur ! rends les papiers, te dis-je !

—Je veux savoir ce qu'ils contiennent.

—Jamais ! jamais !

—Je veux bien vous les rendre, mais après les avoir lus.

—Non, non ! tu ne dois rien savoir, tu ne sauras rien !

Et la lutte continuait.

Tous deux étaient haletants, elle surtout, dont les yeux s'étaient injectés de sang et dont le visage s'était horriblement contracté. Ses cheveux dénoués tombaient épars sur ses épaules et son chapeau était foulé sous leurs pieds.

Elisabeth, qui venait de vendre les deux statuettes et en faisait la facture, n'entendait que des éclats de voix assourdies auxquels elle n'apportait pas grande attention, ne se doutant guère de ce qui se passait dans le petit salon.

Quant au garçon de magasin, il était occupé dans le sous-sol.

Si Forestier avait la force, bien qu'il n'eût guère que son bras droit pour se défendre, la marchande à la toilette avait l'agilité et la liberté de ses mouvements. Repoussée, elle revenait rapidement et vigoureusement à l'attaque. Se ruant sur son antagoniste comme une furie, elle parvint enfin à saisir les papiers ; alors Forestier poussa un cri de rage et ce fut lui, à son tour, qui se précipita sur Mme Prudence, comme un fauve furieux ; il l'empoigna par les cheveux et n'eut pas de peine à ressaisir les papiers auxquels la brocanteuse attachait un si grand prix, qu'elle se serait fait tuer plutôt que de les abandonner au bandit.

La lutte recommença, et si Mme Prudence n'eût pas été gantée, elle aurait labouré de ses ongles la face de Forestier et lui aurait arraché les yeux ; mais elle lui assénait sur le visage de formidables coups de poing, cherchant ainsi à l'étourdir et à lui faire lâcher prise.

Frappé sur le nez, le sang de Forestier coula ; de nouveaux coups l'aveuglèrent. A son tour, d'un coup de poing il fit reculer la femme et, avant qu'elle eût le temps de revenir sur lui, il partit d'un éclat de rire sardonique et lança les papiers dans les flammes du foyer.

Mme Prudence poussa un rugissement de lionne blessée, et comme la lionne défendant ses lionceaux, elle bondit vers la cheminée pour retirer les papiers du feu.

Il était déjà trop tard : les flammes avaient enveloppé ce nouveau et peu résistant combustible ; les précieux papiers étaient brûlés.

Elle fit entendre un sourd rugissement et plus terrible encore que tout à l'heure, ayant de la férocité dans le regard, effrayante, elle se dressa en face de Forestier qui, comprenant alors seulement la bêtise qu'il venait de faire, restait immobile, les bras ballants, hébété.

Si, à ce moment, elle avait eu un couteau à la main, dans sa fureur et son affolement elle en aurait plongé la lame dans la poitrine du misérable.

—Voleur ! assassin ! cria-t-elle en lui mettant le poing sur la gorge.

Il était revenu de sa stupeur.

—C'est votre faute, c'est vous qui l'avez voulu, répliqua-t-il d'une voix creuse.

—Plus rien à faire ! tout est perdu ! s'exclama-t-elle avec désespoir, en se tordant les mains.

—Mais vous savez ce qui était écrit, hasarda Forestier.

Elle lui lança un regard qui le fit frissonner.

—Imbécile ! brute ! répondit-elle d'une voix sifflante, plus rien à faire te dis-je, tout est perdu !

—Vous avez toujours la jeune fille.

—Oui, et elle épousera celui qu'elle aime, celui que tu appelles un petit rapin, mais elle n'aura pas les biens de sa famille que je pouvais lui faire rendre. Mes projets sont anéantis, quand tout marchait à souhait, et ta fortune, misérable ! la fortune que je voulais te donner, elle est là, maintenant ; cherche, cherche-la dans les cendres !

—Si vous m'aviez dit ce que contenaient les papiers, cela ne serait pas arrivé.

Elle haussa dédaigneusement les épaules. Un sourire amer crispa ses lèvres, et la fureur s'emparant d'elle de nouveau :

—Forestier ! s'écria-t-elle d'une voix rauque, haletante, en le foudroyant du regard, vous êtes un bandit, un de ces scélérats qui sont la honte de l'humanité ; écoutez ce que je vous prédis : vous finirez mal, vous mourrez forçat à la Nouvelle-Calédonie, si ce n'est pas sous le couteau de la guillotine. Ah ! comme je regrette aujourd'hui de vous avoir connu ! et comme je maudis le jour où vous êtes entre chez moi pour la première fois !

Et avec un redoublement de fureur, les yeux pleins de flammes :

—Pourquoi restez-vous ici ? Qu'est-ce que vous attendez ? De l'argent, peut-être ? Ah ! ah ! ah ! continua-t-elle avec un rire saccadé, de l'argent, il n'y en a plus ici pour vous.... J'aurais de la pitié pour un chien galeux, je n'en ai plus pour vous ; je vous verrais crever de faim devant ma porte que je ne vous jetterais pas une croûte de pain.

Elle ouvrit toute grande la porte du salon, et d'un geste impérieux :

—Allons, reprit-elle d'une voix éclatante, décampez, je vous chasse, je vous chasse !

Et, comme il restait immobile, n'ayant pas l'air d'avoir entendu :

—Je vous chasse ! répéta-t-elle ; vite, vite, délivrez-moi de votre odieuse présence, et surtout, misérable ! ne reparaissez jamais devant moi.... Mais partez donc ! partez donc ! Faut-il que je fasse appeler les gardiens de la paix ?

Sous le coup de cette menace, qu'elle aurait certainement mise à exécution, Forestier se décida enfin à s'en aller. Il marcha vers la porte, mais, avant d'en franchir le seuil, il se retourna et darda sur son ennemie un regard de vipère.

Quand il fut sorti du magasin, Mme Prudence, qui l'avait suivi pas à pas, dit à Elisabeth :

—Cet homme ne doit plus remettre les pieds ici, je l'ai chassé !

—Mais qu'est-il donc arrivé ?

—Il a voulu me voler.

—Par exemple ! fit la vieille fille, levant ses bras vers le ciel.

—Nous n'avons plus à nous occuper de ce misérable. Elisabeth, il faut renvoyer la voiture, je n'irai pas aujourd'hui au chemin de fer.

Sur ces mots, elle rentra dans le salon, où, encore très surexcitée, elle se laissa tomber comme une masse sur le canapé.

Son regard sombre se porta sur le foyer de la cheminée et, encore furieuse, elle prononça sourdement :

—Plus rien, plus rien ! c'était trop beau !

XVIII

LES RENSEIGNEMENTS.

Le surlendemain, la marchande à la toilette reçut de l'agence Brévanne un billet signé du directeur, ainsi conçu :

Madame,

"Je vous prie de vouloir bien